

«En place, s'il vous plaît!»

Reprise ou création, une pièce de théâtre nécessite de longues heures de répétition, parfois ingrates et laborieuses. Loin des feux de la rampe et des applaudissements du public. Ambiance d'une répétition de «Quartier français», à Jeumont, par le Théâtre Vollard, deux jours avant la première.

Mercredi 16 heures. Les vocales d'une chanteuse qui échauffe sa voix s'échappent des anciennes forges Jeumont-Schneider plongées dans une demi-obscurité. Les comédiens arrivent petit à petit. Richemond Gilas, le régisseur lumières, peaufine les installations pour l'éclairage, et Pascal Belloche, l'assistant régisseur plateau, s'occupe de la maintenance des véhicules du spectacle.

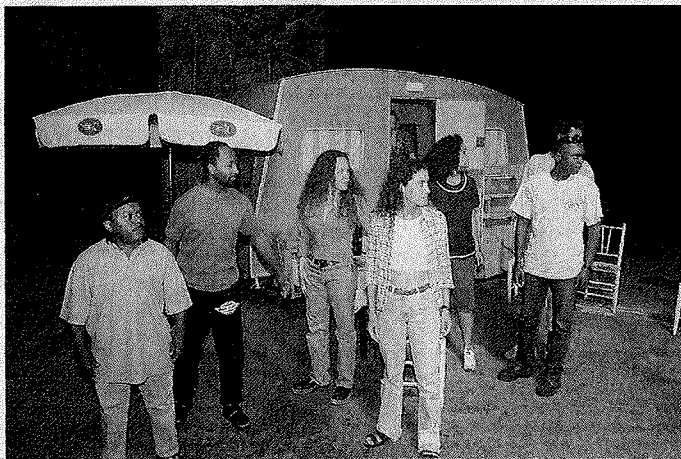
Dans son bureau perché sur la mezzanine des locaux administratifs du Théâtre Vollard, Emmanuel Genvrin, le maître des lieux, passe un dernier coup de fil avant la répétition de *Quartier français*. Après la ravine Saint-Leu où la pièce a été jouée en septembre dernier à huit reprises, Emmanuel Genvrin a voulu proposer sa dernière création au public nordiste en jouant à domicile. Dans la lignée de *Lepervenche*, *Quartier français* poursuit dans la tradition du théâtre historique et populaire. La Réunion, 1955. Monsieur Roger, le directeur d'une usine sucrière doit faire alliance avec les communistes pour sauver son entreprise.

Dans cette fresque historique, fidèle à son goût pour un théâtre festif, haut en couleur, Emmanuel Genvrin met en scène la bagatelle d'une trentaine de comédiens et chanteurs, des voitures lontan pétaradantes qui vont et viennent, un carnaval et un feu d'artifices... La mise en scène a été légèrement revue pour s'adapter aux contraintes de Jeumont.

Fidèles depuis le début

Franchement débarquée à la Réunion, après avoir joué la semaine dernière la centième de *Sega tremblad* à Marseille, la «bande à Genvrin» répète tous les jours depuis vendredi dernier.

Fidèles parmi les fidèles, de



Depuis vendredi dernier, le théâtre Vollard répète tous les après-midi dans la pénombre de Jeumont.

puis les premières heures de Volland au début des années 80, Rachel Pothin, Delixia Perrine, Jean-Luc Trulès, Arnaud Dormeuil, Nicole Leichnig, Alain Aloual Dumazel et les autres ont encore une fois répondu présent à l'invitation du metteur en scène.

16h 30. Mégaphone à la main, Genvrin lance le rappel des troupes. «On peut y aller, s'il vous plaît? En place». Munis chacun d'une «feuille de route» leur indiquant l'emploi du temps heure par heure des répétitions, les comédiens se mettent en place et installent eux-mêmes le décor. «Normalement, il y a un régisseur plateau, mais là on fait avec les moyens du bord», souffle Delixia Perrine.

Alain Aloual Dumazel, dans le rôle de Ti'Pol - Paul Vergès - et Elisa Bourreau, dans celui de Florence, son épouse, attaquent la «scène de la caravane».

Assis dans les gradins, Emmanuel Genvrin observe avec attention le travail de ses comédiens. Rien n'est laissé au hasard. Le moindre détail est étudié au centimètre près. La place d'un livre, le déplacement d'un comédien, une intonation, un regard... Le metteur en scène interrompt souvent les répliques, déboule en courant sur le plateau, se mêle aux comédiens pour donner le ton juste, changer un accessoire de place. «Soignons précis», lâche-t-il comme pour s'excuser de ses

interventions répétées. Dociles, rompus à l'exercice, ces derniers se prêtent de bonne grâce aux volontés du metteur en scène. Ils attendent leur tour, leur scène, leur réplique. «C'est long. Ça use les nerfs», confie Delixia Perrine. C'est l'attente la plus pénible. Mais à deux jours de la première, l'ambiance reste décontractée.

Entre deux répliques, monté sur ressort et branché sur 100 000 volts, Arnaud Dormeuil platane, s'essaye à quelques gracieux entre-chats tandis que Jean-Luc Trulès, concentré, traverse le plateau en battant la mesure.

Système D

Puis vient l'heure du filage costumes. 19 heures. Les comédiens sont maintenant tous présents. «On fait la mise (fidr), et le filage des costumes», annonce Emmanuel Genvrin dans son mégaphone. Tout le monde file dans les loges aménagées sommairement derrière le plateau, pour endosser son costume. Ici, contrairement à certaines compagnies plus «riches», il n'y a pas de costumière. C'est un peu le système D. Les jeunes demandent conseil aux anciens. Seule, Clarisse, une jeune étudiante en BTS, passionnée de théâtre, donne, bénévolement, un coup de main aux comédiens, ici pour faire une retouche, là pour trouver un accessoire manquant.

Avant la générale programmée le lendemain, le filage des costumes est une étape importante dans le travail de la troupe. Après les répétitions scène par scène, c'est la première fois où la pièce est jouée dans son intégralité. Les comédiens prennent alors le rythme général de la pièce. «Dans le cas d'une reprise, cela permet de retrouver ses affaires, son costume, ses accessoires, de voir si tout va bien. Avec son costume, on se sent plus dans son personnage. On se met en situation», explique Nicole Leichnig après s'être massée et avoir fait quelques vocalises.

«En place. On éteint les services, lance Emmanuel Genvrin. Tout le monde prend ses repères pour la première scène. Et le noir se fait. Comme si on y était. Très vite, Emmanuel Genvrin arrête les comédiens. Une fois, deux fois, trois fois... Les phares de la jeep ne sont pas allumés, le canapé n'est pas à sa place, une réplique n'est pas audible, etc... Perfectionniste, le metteur en scène ne laisse rien passer, fait répéter une réplique, un mot. Infatigable, il arpente le plateau d'un bout à l'autre en courant, un œil et une oreille partout et sur tout.

22h 30. C'est l'heure du salut. Alignés, les comédiens s'inclinent une fois, deux fois comme si le public était devant eux. Fin de la journée. Tout le monde ressort un peu KO de ces six heures de répétition. Rendez-vous demain pour la «générale».

S. L. Bo.

«Il faut en vouloir»

«Si vous voulez la sécurité, l'argent et la gloire, ne faites pas ce métier». Comédienne depuis 17 ans, dont 16 au sein du Théâtre Vollard, Delixia Perrine sait de quoi elle parle. Après avoir été permanente de Vollard pendant cinq ans au début de sa carrière, la jeune fille a voulu «monter à Paris». Se frotter à autre chose. Sortir du microcosme confortable réunionnais. Et puis, passer par Paris est presque une nécessité pour les comédiens. 90% de la masse de travail se décide dans la capitale.

«Un coup de boi», lui permet de travailler quasiment dès son arrivée à la capitale. «Si on n'a pas de chance, ce n'est même pas la peine d'être bon», glisse-t-elle au passage. Mais quelques mois plus tard, le chômage. Dur retour à la réalité. «Alors je suis rentrée dans la loi du métier : castings, photos, CV, téléphone, rencontres, stages. Pendant cinq ans à Vollard, je ne m'étais jamais posé de question», raconte-t-elle.

Depuis, grâce à son statut d'intermittente, elle jongle d'un contrat à l'autre, tout en gardant un pied bien ancré à Vollard et à la Réunion. Il lui arrive de rester plusieurs mois sans travailler. «Ce n'est pas évident de ne pas savoir ce que l'on va faire dans les prochains mois. On vit au jour le jour. Mentalement, il faut en vouloir», confie la comédienne.

«C'est un métier de volonté et de ténacité, parce que tout peut s'arrêter très vite. (...) On n'est pas comédien pas hasard. Personne ne vous attend. Si je suis comédien dans un théâtre, c'est que je le veux vraiment», renchérit Marc Seclin, comédien depuis 25 ans, et nouveau Monsieur Roger dans *Quartier français*.

«Nous on fait partie des privilégiés, on travaille, mais on a quand même du mal». C'est la course perpétuelle aux 45 cachets nécessaires pour conserver leur si précieux statut d'intermittent. Les comédiens ont la possibilité de faire des interventions dans les écoles ou en entreprise pour compléter les heures. Certains d'ailleurs ne



Marc Seclin.



Delixia Perrine.

vivent plus que de cela. Mais pour Marc Seclin ou Delixia Perrine, pas question de tomber dans ce travers. Le plaisir des planches et du public est plus fort. «Comme les plasticiens, on a besoin de pratiquer notre art pour qu'il reste vivant», estime Marc Seclin.

Le métier est devenu d'autant plus dur que le nombre d'intermittents a doublé en dix ans. Et que les coûts de production ont eux aussi subi une forte hausse.

«Il faut savoir tout faire»

«Si on veut continuer à travailler, il faut savoir tout faire. Nécessité fait loi», constate le comédien. Delixia Perrine ne dit pas autre chose. «Maintenant, on nous demande de tout faire : danser, chanter, faire des acrobaties, savoir sauter en parachute, monter à cheval...».

Pour les deux comédiens, le maintien du statut d'intermittent tel qu'il est aujourd'hui est indispensable pour continuer à faire leur métier. L'indemnisation chômage leur permet de pouvoir continuer à vivre entre deux contrats, à téléphoner pour dégouter un nouveau rôle, aller voir les autres travailler, lire, préparer un rôle, répéter, créer... «Le statut, c'est aussi la possibilité de dire non à un rôle», note Marc Seclin.

Nécessaire pour les comédiens, l'intermittence est également importante pour les entrepreneurs de spectacles. Elle offre une grande souplesse, selon les comédiens. «L'intermittence leur permet de réunir des équipes artistiques et techniques à la demande, et de garder ainsi des pièces en répertoire. Le but d'un spectacle c'est quand même d'être joué le plus longtemps possible».

Pas question donc de supprimer le statut. Peut-être serait-il bon de le réformer, suggère le comédien, pour le «centrer sur les métiers du spectacle». Une allusion à peine voilée aux intermittents du secteur audiovisuel qui ont ces dernières années beaucoup gonflé la troupe des intermittents.



Perfectionniste, exigeant, le metteur en scène, Emmanuel Genvrin, ne laisse rien au hasard.